

Art et patrimoine nivernais

Les Gonzague implantent la faïence à N

Dès 1572, le comte de Nevers et de Rethel, Louis de Gonzague, invite des artisans italiens à venir s'installer à Nevers. Treize ans plus tard, un premier atelier de faïence voit le jour. Un art original prend son essor, il perdure toujours à Nevers, cité-mère de Charleville.



Assiette début XIX^e siècle - Coll. Musée de la faïence Frédéric Blandin de Nevers.

Une invention arabe du XI^e siècle

Le mot « **faïence** », apparu dans la langue française, vers 1532, provient du nom de la ville de **Faenza** ville italienne située entre Bologne et Ravenne, connue pour ses poteries émaillées, appartenant dès 1501 au sanguinaire César Borgia. L'italien use du mot « maiolica », transmis au français sous la forme « **majolique** ». Ce terme est l'altération de Majorica – nom de l'île de **Majorque**, – car l'Italie centrale – notamment la Romagne – importa la technique de la faïence de Majorque, où les autochtones la tenaient des Arabes.

Les décors sont peints sur l'**émail cru**. Le mot « émail » provient du francique « smalt » signifiant fondre. Les oxydes métalliques employés comme colorants s'intègrent à l'émail au cours de la cuisson : c'est la décoration au **grand feu**. Technique conçue par les Arabes dès le XI^e siècle, adoptée en Italie au XV^e siècle. Notons que, comme pour le verre, les oxydes métalliques, les « émaux », capables de supporter de hautes températures sont très peu nombreux : ils se réduisent au manganèse (violet, brun, noir), au fer (rouge), au cuivre (vert), à l'antimoine (jaune) et au cobalt (bleu). Le décor des faïences de Lyon et de Nevers est cuit au **grand feu**. Le décor des faïences au **grand feu** était appliqué sur émail cru, celui des faïences au petit feu sera appliqué sur émail cuit. Sur cet émail cru, l'artiste peint son décor avec les oxydes métalliques qui sont aussitôt absorbés. La main doit être sûre, les corrections et retouches sont prosrites. On procède à la cuisson de la pièce à une température de 800-900° C. La faïence est une poterie opaque, contrairement à la porcelaine, céramique translucide et légère.

1585 : ouverture d'un premier atelier

En 1517, le roi François I^{er} fait venir d'Italie, le faïencier Jérôme della Robbia. Ce sont les prémices de la faïence en France.

Le 4 mars 1565, Louis de Gonzague, fils du duc de Mantoue, Frédéric II, et de Marguerite Paléologue, épouse Henriette de Clèves, comtesse de Nevers et de Rethel, princesse souveraine d'Arches. Une concurrence va s'instaurer avec les princes de Sedan...

Début 1573, à la suite de la tragique nuit de la Saint-Barthélemy (23-24 août 1572), le céramiste calviniste, **Bernard Palissy** (1510-1590)

et sa famille se réfugient à **Sedan**, au faubourg du Mesnil. Il y monte un four et produit de la vaisselle émaillée sous la protection des princes souverains de Sedan et ducs de Bouillon, Henri-Robert de La Marck et de Françoise de Bourbon-Montpensier. Ses créations sont estampillées « Montpalissy ». Face à ces princes huguenots, Louis de Gonzague ne veut pas être à la traîne. Il invite des verriers italiens d'Altare, dans l'Apennin ligure, fief dépendant du marquisat de Montferrat et du duché de Mantoue, à venir s'installer à Nevers. Ce dernier accorde un privilège, en 1574, au maître verrier italien du nom de Castellan.

En 1584-1585, les Conrade, originaires d'Albisola près de Savonne en Ligurie, sont invités par Louis de Gonzague à s'installer à Nevers. Le style des céramistes d'Altare et d'Albisola se propage ; la Ligurie concurrence les centres traditionnels de céramique émaillée : Urbino et Faenza. Augustin Conrade s'associe à un potier local, Pierre Perthuys et aux verriers italiens. Ils fondent l'**Atelier du logis Saint-Gildas**, rue de la Tartre (rue du 14-Juillet).



Décor mythologique : Le jugement de Pâris (vers 1600). Coll. Musée de la faïence Frédéric-Blandin de Nevers.

Nevers

Faïenceries regroupées dans une même rue

De 1585 à 1610, les 6 premières faïenceries se regroupent dans une seule voie nivernaise : rue de la Tartre. La Confrérie de faïenciers de Nevers choisit son patron : Saint Antoine de Padoue (fête le 13 juin), très vénéré en Italie septentrionale. En 1587, Augustin Conrade préfère travailler avec deux neveux, Baptiste et Dominique. L'année suivante, il s'associe avec Jules Gambin, venu de Lyon, mais originaire de Faenza. Leur collaboration ne dure que quelques mois. En 1589, l'atelier du Logis Saint-Gildas crée le fameux plat ovale « Le Triomphe de Galatée », la plus ancienne pièce, aujourd'hui conservée, au musée du Louvre. En 1590,

Conrade et Gambin mettent un terme à leur collaboration. Le 22 octobre 1595, le duc de Nevers, Louis de Gonzague décède. La faïencerie de Nevers perd son père. En 1612, Augustin Gambin meurt ce qui engendre la fermeture de l'Atelier du Logis Saint-Gildas. En 1627, le fils de Louis, Charles de Gonzague, duc de Nevers depuis 1601, quitte la France pour devenir duc de Mantoue. Les Conrade auraient perdu leur privilège – nous n'avons aucun acte pour l'affirmer – en 1630.

Les Ateliers naissent et disparaissent au gré des vicissitudes relationnelles, alliances et séparations. Au début, les faïences sont destinées à un marché de luxe réservé aux notables de Nevers, Orléans, Auxerre, Moulins, Paris...

Au milieu du XVII^e siècle, une mutation s'opère à Nevers, les boutiques et ateliers de faïenciers de type Renaissance laissent la place à des manufactures proto-industrielles. Les styles évoluent

Fontaine - aiguière (XVIII^e s.)
Hauteur = 60 cm
Coll. Musée de la faïence Frédéric Blandin de Nevers.



Début XIX^e s.

aussi : de la tradition italienne d'Urbino, l'on passe, vers 1660, à davantage de décors orientaux.

En 1642, le canal de Briare, commencé en 1604, est ouvert. Il relie la Loire à la Seine. La production va pouvoir être diffusée plus aisément. Les commandes se démocratisent un peu. En 1640, Nevers compte 8 manufactures, 9 en 1650, sises dans la paroisse Saint-Sauveur. En 1659, Mazarin achète les duchés de Nevers et de Rethel. Une autre histoire commence...

Gérald Dardart

Remerciements : Musée de la faïence Frédéric-Blandin de Nevers.

Les premières faïenceries de Nevers (1585-1648)

- Faïencerie Le Logis Saint-Gildas, Augustin Conrade, rue de la Tartre, 1585-1612.
 - Faïencerie Bethléem, de Jules Gambin, rue de la Tartre, 1590-1880.
 - Atelier Baptiste Conrade, Jean-Baptiste Conrade, rue de la Tartre, 1602-1610.
 - Faïencerie Les Trois-Rois, de Dominique Conrade, rue de la Tartre, 1609-1809.
 - Faïenceries La Croix d'Or, Le Lyon d'Or, La Fleur de Lys de Jean-Baptiste Conrade, rue de la Tartre, 1610-1833.
 - Faïencerie Boizeau-Deville, de Nicolas Lefebvre, rue de la Tartre, 1610-1855.
 - Faïencerie L'Autruche, Pierre Blanchet, Denis Lefebvre, Pierre Custode, Esmé Godin rue Saint-Genest, 1619-1878, rue de la Tartre.
 - Faïenceries Les Trois Mores – La Royale, Antoine Conrade, 1626-1646 et 1755-1844.
 - Faïencerie L'Image Notre-Dame – La Grande Maison, Jean Hanry, rue de la Descente de Loire, 1626-1836.
 - Faïencerie L' Ecce Homo, Nicolas Estienne et Jean Defeuille, 1640-1875, face à L'Autruche, rue Saint-Genest.
 - Faïencerie des Conrade, Antoine Conrade, 1646-1877, rue Saint-Genest.
 - Faïencerie Le Logis Saint-Georges / Le Bout du Monde, Marius Péan, Louis Baron, Germain Miette, rue de la Porte-du-Croux, 1648 – Encore en activité.
- Source principale : Jean Rosen, Faïenceries françaises du Grand-Est, Inventaire, Éditions CTHS, 591 p., 2001

Histoire de nos rues

Rue André-Marie Ampère

Fils d'un négociant, André-Marie Ampère voit le jour le 22 janvier 1775, à Lyon. Il passe son enfance dans un village voisin, Poleymieux. Doué d'une intelligence prodigieuse, il lit dès l'âge de seize ans, dans le texte, nombre d'auteurs grecs, latins, étrangers. Tout jeune, il apprend l'Encyclopédie, il l'assimile parfaitement, si bien qu'il peut en réciter, par cœur, des passages entiers au soir de sa vie. En 1793, André-Marie conçoit le projet d'une langue universelle à seule fin d'assurer la paix. La même année, son père, considéré comme ennemi de la Révolution par les Jacobins lyonnais, est guillotiné. Très traumatisé, le jeune homme faillit en perdre la raison. En 1799, à Lyon, il épouse une jeune fille de condition modeste, Julie Caron.



Le buste d'André-Marie AMPÈRE au Lycée Henri-IV de Paris (Ph. GDP)

Philosophe

et père de l'électromagnétisme

En 1801, Ampère obtient la chaire de physique à l'École centrale de Bourg dans l'Ain. Son épouse expire dans ses bras, le 13 juillet 1803. En 1804, à la suite de la publication de son livre sur la théorie mathématique du jeu, il obtient un poste de répétiteur à l'École polytechnique de Paris. Il est adoré de ses étudiants, sa distraction proverbiale, les égaie beaucoup : il se mouche dans le chiffon destiné à essuyer le tableau ! En 1805, il se déclare disciple du philosophe Maine de Biran. Son ascension est alors fulgurante : membre consultatif des Arts et Métiers (1806), inspecteur général de l'Université (1808), professeur d'analyse à l'École polytechnique (1809), membre de l'Institut (1814), membre de toutes les sociétés savantes d'Europe. Mais Ampère ne se sent vraiment à son aise qu'à l'abri de son petit laboratoire de la rue des Fossés-Saint-Victor. C'est là qu'il fait une des plus grandes découvertes de la science moderne : l'**électromagnétisme**. Partant d'une observation du physicien danois Oersted, il remarque que les courants électriques agissent les uns sur les autres. En 1814, il publie un important mémoire sur les forces de liaison intermoléculaires ; il est le premier à énoncer la différence entre molécules et atomes. Par ailleurs, il est un des pionniers dans l'étude de la « **tension** » et du « **courant** » électriques. L'unité d'intensité du courant électrique lui doit ainsi son nom : « **l'ampère** ». Il invente le principe du télégraphe électrique – qui aide à la découverte de Morse – ; avec François Arago, il met au point les premiers électroaimants ; il construit, par ailleurs, un générateur à induction. Ces trouvailles permettront à d'autres de concevoir le téléphone et l'accélérateur de particules... En 1829, il s'installe dans le Midi pour y rétablir une santé languissante. Humaniste et philosophe, il propose dès 1834 une classification naturelle de toutes les connaissances humaines. Il meurt à Marseille le 10 juin 1836. Son fils, Jean-Jacques Ampère (1800-1864) fut un grand professeur de Lettres au Collège de France.

Gérald Dardart